Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 62 (1933)

Heft: 5

Artikel: Un éducateur tessinois : le père Francesco Soave

Autor: Musitelli, Sereno

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041415

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIIme ANNÉE. N° 5. 15 MARS 1933.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique,* Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. Rosset, inspecteur scolaire, Gambach, 11, Fribourg. Compte de chèque II a 153.*

Le ***Bulletin pédagogique*** *et le* ***Faisceau mutualiste*** *paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du* ***Bulletin*** *et 5 du* ***Faisceau.***

SOMMAIRE. — *Le P. Francesco Soave. — Trois histoires. — Géographie vivante de la Suisse. — Ce qui découle d'une définition de la musique. — Parmi les fleurs : M. le Dr Jaquet. — A la mémoire de M. Marcellin Vesin. — Le R. P. Monney, bâtisseur et diplomate. — Société des institutrices.*

Un éducateur tessinois :

LE PÈRE FRANCESCO SOAVE

Francesco Soave, s'il ne fut pas, à proprement parler, un de ces hommes de génie, qui laissent une trace profonde dans l'histoire, appartient néanmoins à cette série de travailleurs qui ont bien mérité des hommes, pour avoir, en des temps difficiles, rendu plus pratiquable à la jeunesse studieuse la voie qui conduit de l'école primaire jusqu'au seuil de l'Université.

Francesco Soave naquit à Lugano, le 10 juin 1742, de Carlo Giuseppe Soave et de Clara Herrick. De bonne heure, il fréquenta l'Institut de Saint-Antoine, dirigé par les Pères somasques. Doué d'une intelligence remarquable, il parcourut avec succès le cycle de ses études primaires, en sorte que le père Giampietro Riva, son professeur de littérature et écrivain distingué, l'incita à entrer dans

sa Congrégation. Le jeune homme consentit, non pas peut-être par vraie vocation, mais poussé plutôt par le désir de continuer ses études dont l'accès lui était interdit en raison de sa pauvreté. En 1759, alors âgé de 17 ans, il quitta le pays natal et s'en vint à Milan où il fit son année de noviciat. Après quoi il acheva à Pavie sa formation philosophique. Son intelligence ouverte et son excellent naturel le firent remarquer d'emblée, et en 1761 il fut envoyé à Rome, où il mena de front ses études de théologie et les fonctions de surveillant dans un collège de nobles. Toujours désireux de s'instruire, il se mit à l'étude du grec et des langues vivantes, telles que le français, l'espagnol, l'anglais et l'allemand. En 1765, il traduisit en vers libres les Bucoliques et les Géorgiques. Au cours de la même année, ayant terminé ses études théologiques, ses supérieurs l'appelèrent à Milan, afin qu'il entreprît le perfectionnement littéraire des novices de la Congrégation.

L'année suivante, on le voit à Parme, où on lui avait offert un poste de professeur de lettres à l'Académie des Pages qui venait d'être fondée par le ministre Dutillot. Le père Francesco Soave séjourna dans cette ville jusqu'en 1772, époque à laquelle il fut éloigné avec nombre d'autres professeurs, le ministre Dutillot étant tombé en disgrâce auprès du Grand-Duc. De retour à Milan, il trouva un généreux protecteur en la personne du comte Firmiau, gouverneur de Lombardie, lequel lui confia la chaire de morale au lycée de Brera. En 1772, il fit mettre sous presse une traduction en italien d'un mémoire latin sur l'origine du langage qu'il avait composé l'année précédente, en réponse à une demande de concours de l'Académie de Berlin. Il publia ensuite, en collaboration avec Carlo Amoretti, conservateur de la Bibliothèque ambrosienne, de Campi et du chanoine Fromond, une série d'ouvrages savants, intitulés *Choix d'opuscules intéressants, traduits de diverses langues. — Scelta di opuscoli interessanti tradotti da varie lingue.*

En 1778, il fut nommé professeur de logique et de métaphysique, au même lycée de Brera. Malgré ses multiples occupations de philosophe et de savant, il trouvait encore le temps de s'adonner de façon spéciale à l'étude de la langue allemande. La traduction italienne en vers des *Nouvelles Idylles* du poète suisse, Gessner, laquelle ne manque pas de valeur, mais qui fut vite oubliée pour celle bien supérieure d'Andrea Maffei, en fut le fruit. En 1786, il publia les *Contes moraux — Novelle morali*, qui eurent une popularité que ne connurent point ses autres ouvrages. En 1796, à l'arrivée des Français, il quitta Milan, où il ne se sentait point en sûreté, parce qu'il avait publié l'année précédente, à l'instigation du gouvernement lombard, un livre intitulé *Idée vraie sur la Révolution française — Vera idea sulla Rivoluzione francese*, où Francesco Soave se découvrait sous le jour d'un violent antagoniste des principes révolutionnaires. De Milan, il était venu à Lugano. Là, au

Collège de Sant-Antonio, il remplaça temporairement le professeur de lettres. C'est alors qu'il eut comme élève Alessandro Manzoni. L'année suivante, la situation s'étant améliorée en Italie, il se rendit à l'invitation du prince d'Angni qui l'appelait à Naples, afin qu'il prît en main l'éducation de son fils unique. Mais le calme n'était qu'apparent : durant une insurrection populaire, peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Dès que les troubles cessèrent, il revint à Milan. Avec l'appui du gouvernement autrichien, il reprit au lycée de Brera sa charge de professeur qu'il devait perdre de nouveau après la bataille de Marengo. Il n'en resta pas moins à Milan. Les Français, du reste, oublièrent vite ses antécédents, et en 1802, Melzi d'Eril, vice-président de la République italienne, lui confiait, en témoignage de sa faveur, la charge de directeur du Collège de Modène. La même année, on pouvait le compter au nombre des trente premiers membres du nouvel Institut National. Peu de temps après, toujours sous la protection de Melzi d'Eril, il obtint la chaire de logique à l'Université de Pavie. C'est là que Francesco Soave mourut, en 1806, au couvent de son Ordre.

Sa vie ne connut pas l'ambition : loin de s'attacher à l'argent et aux honneurs, il déploya un zèle inlassable et une activité toute désintéressée pour la cause de l'éducation de la jeunesse. Il s'en fit l'apôtre. Sa sollicitude s'étendit à tous les milieux estudiantins, des plus humbles aux plus élevés, de l'école primaire à l'Université.

C'est à Parme que, pour la première fois, Francesco Soave s'occupa spécialement de la question scolaire, alors qu'il était professeur à l'Académie des Pages. La création d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la langue maternelle dans les écoles italiennes allait d'abord l'absorber. L'étude de la grammaire était alors basée sur l'étude même des théories qui régissent la langue latine. Il en résultait un chevauchement rien de moins qu'antipédagogique. En effet, les élèves appelés à se bourrer la tête d'une quantité de définitions, de règles et d'exceptions, qui pour eux n'étaient point immédiatement appliquables, devaient infailliblement s'y perdre. On était loin encore du degré de perfection des grammaires qu'avaient composées, à l'usage des écoles, les solitaires de Port-Royal et les pédagogues de Suisse et d'Allemagne. Francesco Soave s'essaya à rompre avec une tradition aussi préjudiciable qu'invétérée en composant, sur la base pratique que lui fournissaient les écrivains, une *Grammaire raisonnée* — *Grammatica ragionata*, qu'il publia en 1771. La clarté, l'ordre, une abondante information caractérisent cet ouvrage qui se divise en quatre livres. Le premier est consacré à l'étymologie, le deuxième à la syntaxe, le troisième à l'orthoépie et le quatrième à l'orthographe. Certes, la méthodologie moderne est actuellement régie par d'autres principes. Mais, si l'on pense à la rareté des bons livres, alors en usage dans les écoles italiennes, cet ouvrage de Francesco Soave marque un véritable progrès.

Sa *Grammaire raisonnée*, disons-le en passant, a bien des points de ressemblance avec le livre *De l'enseignement de la langue maternelle* du Père Girard. Là, l'éducateur fribourgeois soutient que l'enseignement de la grammaire doit être donné de sorte que les leçons, dans leur suite, aillent en s'amplifiant jusqu'à un point maximum fixé, d'où elles redescendent au point de départ.

Alors même qu'en écrivant, il n'avait point directement en vue la jeunesse, le P. Francesco Soave faisait en sorte que son travail lui fût utile. En 1785, comme il revoyait sa traduction des Bucoliques et des Géorgiques, il pensa momentanément y ajouter la traduction de l'Enéide d'Annibal Caro, afin de livrer au public une traduction intégrale du poète latin. Toujours avec le désir d'être utile à la jeunesse, il annota abondamment le contexte, afin d'éclairer les passages obscurs et les allusions mythologiques. Cette innovation de Francesco Soave fut très appréciée par ses contemporains, et l'écrivain Saverio Bettinelli, en le félicitant, souhaitait qu'il entreprît le même travail avec les autres auteurs classiques.

Mais, ce qui signale Francesco Soave dans l'histoire de la pédagogie et accroît son mérite, c'est la large contribution qu'il apporta au grand mouvement de réforme des écoles, se dessinant, vers la fin du XVIIIme siècle, dans les possessions italiennes de l'Autriche.

La culture italienne s'acheminait vers un meilleur avenir. Le pays se glorifiait d'avoir fourni bon nombre d'économistes, de philosophes, de savants. Genovesi Filangeri, Mascheroni, Volta e Vico étaient connus au delà des Alpes. Mais l'instruction du peuple n'en était pas moins négligée ; celui-ci restait plongé dans l'ignorance la plus profonde. La culture populaire des nations catholiques était alors inférieure à celle des nations réformées ; faut-il peut-être en chercher la cause dans leur différente situation économique ? Le fait est qu'en Allemagne on travaillait avec plus d'activité à l'instruction populaire. En 1774, Basedow fondant le Philanthropinum de Dessau y appliquait les nouveaux principes pédagogiques qui allaient se propager dans toute l'Allemagne.

En France, le développement de l'enseignement primaire était déjà considérable. Une très grande impulsion lui avait été donnée par les Oratoriens, les Frères des Ecoles chrétiennes et les Solitaires de Port-Royal ; ceux-ci composèrent eux-mêmes tous leurs ouvrages scolaires, de l'humble abécédaire jusqu'aux traités de grammaire et de géométrie. Le mouvement en faveur de l'éducation prit une vigueur nouvelle lorsque parut l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau. Cet ouvrage, quoique rempli de nombreuses et graves erreurs, contenait néanmoins sa part de vérités, si bien que Gœthe pouvait l'appeler, avec un peu d'emphase poétique, il est vrai, « l'évangile naturel de l'éducation ».

Mais, en Italie, la situation de l'école n'était pas aussi brillante. Les hommes qui s'occupaient de l'éducation et de l'instruction

s'adonnaient de préférence aux études supérieures et littéraires. On négligeait presque entièrement l'étude de la langue nationale, en la sacrifiant à celle des langues mortes. Cet état de choses soulevait un problème que nombre d'écrivains s'appliquèrent à résoudre : parmi eux, il faut citer Gaspare Gozzi qui, sur la prière du gouvernement vénitien, publia un travail intitulé : *Réforme des études — Riforma degli studi.* Gaetano Filangeri, dans son œuvre : *La scienza della legislazione — La science de la législation*, consacra un volume aux lois qui ont trait à l'éducation et l'instruction populaire : il y donne de précieux conseils. Mais la voix de ces hommes éclairés fut insuffisamment écoutée. Il en résultait un enseignement par trop mince et incomplet, dans les écoles secondaires aussi bien que dans les écoles primaires. Ce qui importait avant tout, c'était la discipline maintenue par la férule et autres sortes de punitions. Bref, l'instruction populaire était presque nulle, de sorte que le peuple était livré à la grossièreté et à la seule préoccupation des besoins de la vie matérielle. La fréquentation des écoles demeurait l'apanage de la classe riche. Voici ce qu'écrivait à ce propos Francesco Soave : « Le bas peuple a été, dans les temps passés, abandonné à son ignorance. Aucune préoccupation chez les dirigeants de lui inculquer la moindre culture. De là, les préjugés et les erreurs, qui, soutenus par l'ignorance, n'ont jamais disparu ; de là, en beaucoup d'endroits, le lent progrès de l'agriculture et des arts, qui ne peuvent se perfectionner si à la pratique aveugle et matérielle, à la routine, ne viennent s'ajouter les connaissances nécessaires ; de là, surtout, le dérèglement des mœurs, dérèglement qui est inévitable chez des personnes qui, au cours de leurs premières années, ont été abandonnées à elles-mêmes et aux exemples contagieux du milieu. »

(A suivre.) SERENO MUSITELLI.

TROIS HISTOIRES

Toutes trois passées à Fribourg.

Première histoire, vieille de huit ans, chez de grandes jeunes filles. Séance de baccalauréat. Le jury siège avec gravité. Au centre, M. le délégué de la Commission fédérale de maturité (c'était alors l'excellent et jovial M. Probst, de Bâle). Cinq demoiselles sur les bancs de torture.

Examen d'anglais. On traduit un livre à couverture jaune. Une candidate lit, puis traduit, puis cause, en souriant. Une de ses compagnes l'interrompt d'une réflexion qui semble amuser tout le monde ; puis une seconde intervient. Comme il arrive quand plusieurs jeunes filles s'intéressent à un sujet, au bout de trente secondes toutes parlent à la fois, en anglais, et cela finit par un éclat de rire sonore...